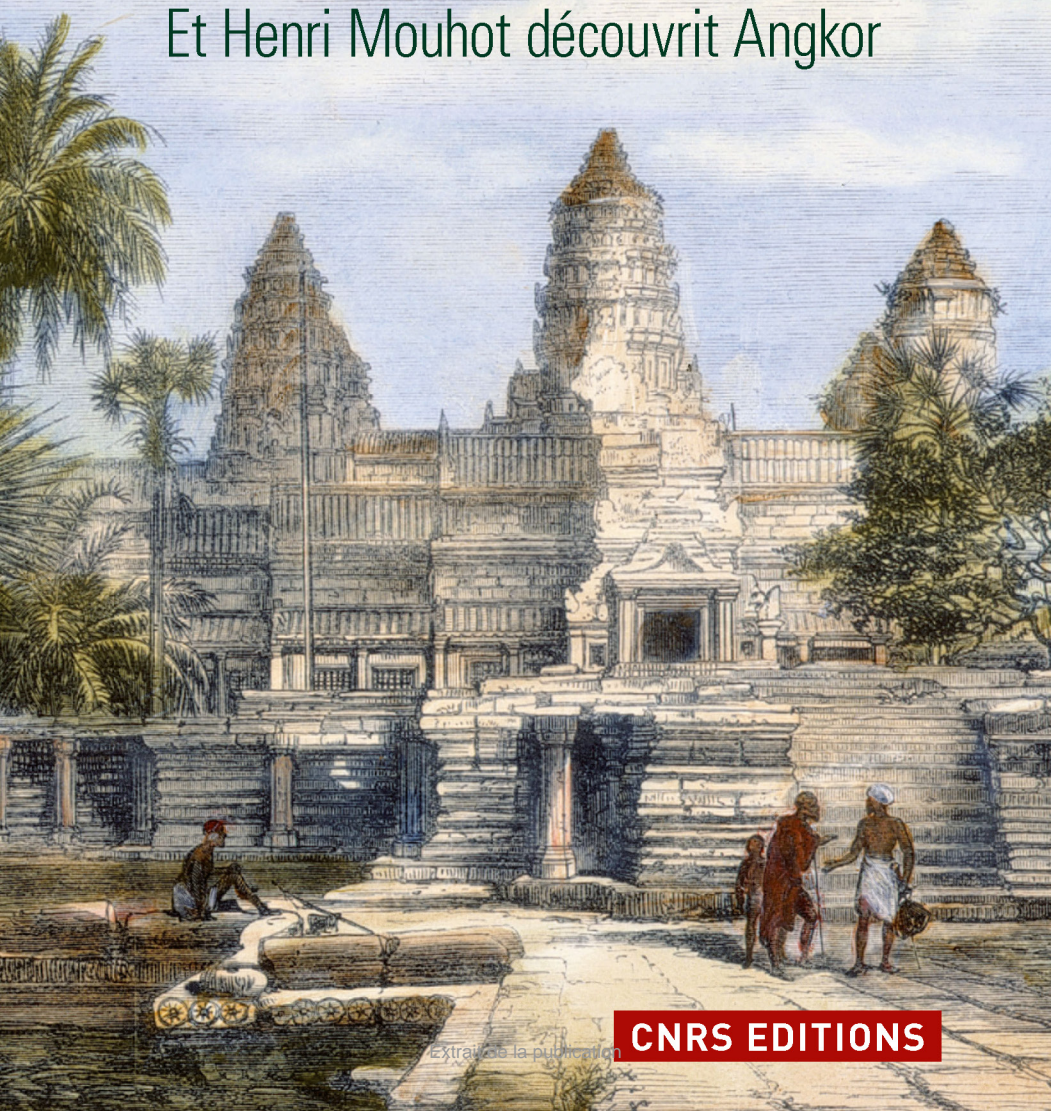


Claudine
Le Tourneur d'Ison

TEMPLES PERDUS

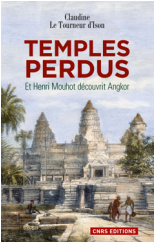
Et Henri Mouhot découvrit Angkor



CNRS EDITIONS

Extrait de la publication

Présentation de l'éditeur



En 1863, la revue *Le Tour du Monde* publie en feuilleton l'intégralité des carnets d'un botaniste, Henri Mouhot, enflammant l'imagination des lecteurs du Second Empire.

Aucun autre récit d'explorateur du XIX^e siècle n'aura un tel impact sur les mentalités et sur la politique coloniale du gouvernement français. La description que fait Mouhot des temples d'Angkor devient un instrument idéal pour ouvrir la porte à la colonisation dans cette région du globe. La nécessité de sauvegarder ces ruines grandioses devient un argument de poids, et Angkor le symbole de la politique coloniale.

Mais qui était Henri Mouhot ? Parti seul en 1858, sans soutien financier, il traverse les vastes régions de pays inexplorés, avec l'idée de remonter aux sources du Mékong. Il récolte quantité d'informations précieuses sur les tribus oubliées, les civilisations inconnues, la faune, la flore, les coutumes, les cérémonies, les marchés... et les temples d'Angkor. Un parcours inouï, fabuleux, éreintant, à l'issue duquel il trouvera la mort.

Claudine Le Tourneur d'Ison retrace cet incroyable périple.

Claudine Le Tourneur d'Ison est grand reporter. Elle a publié, entre autres, Je suis né en Égypte il y a 4 700 ans, biographie de Jean-Philippe Lauer (2000), Villes éternelles (2006), et réalisé de nombreux documentaires.

Temples perdus

Claudine le Tourneur d'Ison

Temples perdus

Et Henri Mouhot
découvrit Angkor

CNRS ÉDITIONS

15, rue Malebranche - 75005 Paris

Ouvrage publié sous la direction de Guy Stavridès

Pour la préparation de ce livre, l'auteur a bénéficié en 2009 de l'aide du ministère des Affaires étrangères/CulturesFrance, dans le cadre de la Mission Stendhal.

© CNRS ÉDITIONS, Paris, 2013
ISBN : 978-2-271-07939-8

Avant-propos

Jamais je n'avais entendu parler d'Henri Mouhot lorsque je suis tombée par hasard sur son cénotaphe au Laos. Partie de Luang Prabang sur un *rickshaw* pétaradant pour grimper vers les hauteurs de la ville, dans un virage mon regard se figea sur une pancarte à son nom en direction d'un sentier s'enfonçant dans la forêt. Je m'y suis aventurée en laissant le *rickshaw* et son chauffeur sur le bord de la route. Entre les arbres, l'étroite sente s'est transformée en montagnes russes au cœur d'un silence à peine troublé par des chants d'oiseaux. Après cinq bonnes minutes de marche, apparut à travers un rai de lumière une tombe d'un blanc éclatant posée sur un promontoire. Sur l'un des côtés du monument était inscrit en lettres noires le nom d'Henri Mouhot (1826-1861). Quelle émotion de se retrouver dans le souvenir d'un homme inhumé si loin des siens ! Qui donc était ce Français venu mourir à l'orée d'un monde perdu ? Pourquoi avait-il été enterré là, au-dessus des flots boueux du Namkan ? Qu'était-il venu faire au Laos ? De quoi était-il mort ? Tant de questions qui ne cessèrent de m'intriguer. Il me fallut attendre d'être au Cambodge pour qu'un archéologue me révèle l'histoire de ce chasseur de papillons fou de voyage et de botanique qui avait tout quitté pour trois années d'aventure en Indochine. Il y était mort et le temps faisant son œuvre, son nom fut englouti comme le fut sa tombe par une crue du Namkan jusqu'à ce que d'autres savants Français fassent ériger un cénotaphe à sa mémoire.

Le personnage me fascina. Je lus le récit qu'il laissa de son périple à travers Siam, Cambodge, Laos, pays alors d'un mystère étourdissant, au cœur de jungles nouvelles, parmi une faune et une

flore immensément riches et diverses, sous la coupe encore de civilisations raffinées, surprenantes et multicolores.

J'eus envie de faire revivre ce personnage, de le sortir de la nuit noire où il avait sombré. L'extraire de l'indifférence injuste des historiens. Mais la tâche ne s'avéra pas aussi aisée que je l'imaginai. Après quelques mois de recherches, je me rendis à l'évidence qu'il me serait difficile d'écrire sa biographie. La famille, ne comprenant rien à ce personnage hors norme pour l'époque, ne conserva rien de son souvenir. Me le confirma une lointaine descendante qui avait elle aussi envisagé d'écrire la vie de cet arrière-grand-oncle. Mouhot n'a pas eu d'enfant. Seuls furent sauvés par miracle ses carnets de notes, rapportés à son frère Charles. De ces carnets, il existe deux versions, une anglaise et une française, l'une étant plus complète que l'autre. Rien ne subsiste non plus des archives et documents épistolaires de Mouhot. À peine quelques lettres sauvegardées en Angleterre par la Société royale de Géographie ainsi que quelques-uns de ses dessins publiés avec son récit. Même les archives de sa ville natale, Montbéliard, restent tristement muettes. Quant aux originaux des carnets, nul ne sait qui les détient encore.

En 1863, la revue *Le Tour du Monde* publie en feuilletons l'intégralité des carnets du botaniste. Le récit fait l'effet d'une bombe, enflammant l'imagination des lecteurs du Second Empire. Aucune autre aventure d'explorateur français du XIX^e siècle n'aura un tel impact, pas seulement sur l'imagination populaire, mais aussi sur le gouvernement français qui prend conscience qu'il y a là une carte politique à jouer. Mouhot et sa description des temples d'Angkor deviennent un instrument idéal pour bousculer l'Histoire et ouvrir la porte à la colonisation. Clamer la nécessité de sauvegarder ces ruines grandioses s'avère un argument de poids pour s'établir en Asie. Angkor est utilisé comme symbole d'une politique coloniale. Motif invoqué : rendre aux peuples leur grandeur passée. Outre l'impact politique, cette révélation entraîne une succession de recherches archéologiques, initiatrices d'une reconstitution de l'histoire du pays. Dès 1864 est signé un traité de protectorat entre la France et le Cambodge. En 1900 est créée l'École française d'Extrême-Orient.

Parti seul en 1858, sans *sponsor* à l'exception du soutien moral de la Société royale de Géographie de Londres, il traverse les vastes régions de pays inexplorés avec l'idée de remonter jusqu'aux

Avant-propos

sources du Mékong. Un parcours inouï, fabuleux, mais si éreintant qu'on se demande en le suivant comment il survécut trois ans, au milieu des provinces les plus inhospitalières, dans des conditions d'existence à la limite du supportable. Ce qu'il en rapporta est une mine d'informations incroyablement précieuses sur des tribus oubliées, des civilisations inconnues, la faune, la flore, les coutumes, les cérémonies, les spectacles, les marchés. Et, bien sûr, les temples d'Angkor. Mouhot ne fut pas à proprement parler le « découvreur d'Angkor », mais il fut le premier à faire une description précise d'une civilisation encore totalement inconnue de l'Occident.

Ce livre, qui n'est donc pas une biographie, s'inspire de son récit de voyage.



Henri Mouhot. Dessin de H. Rousseau d'après une photographie,
Le Tour du monde, 1863.

Introduction

Mouhot, le chasseur de rêves

Angkor n'était pas le but de son voyage. Il y arrive par hasard, entraîné par le père jésuite qui l'a reçu. Sur le site d'Angkor Vat, Henri Mouhot est pris de stupeur : « *Peut-on imaginer tout ce que l'art architectural a peut-être édifié de plus beau, transporté dans la profondeur de ces forêts, dans un des pays les plus reculés du monde, sauvage, inconnu, désert, où les traces des animaux sauvages ont effacé celles de l'homme, où ne retentissent guère que le rugissement des tigres, le cri rauque des éléphants et le brame des cerfs* ». Il poursuit : « *Un travail de géants... dont la seule vue peut donner une juste idée, et dans lequel la patience, la force et le génie de l'homme semblent s'être surpassés, afin de confondre l'imagination et laisser des preuves de leur puissance aux générations futures* ».

C'est donc à Mouhot que l'on doit cette re-découverte des ruines d'Angkor, une civilisation jusque-là si profondément oubliée que la grande compilation de *L'Univers illustré*, la plus complète publication de ce genre parue vers 1838, ne faisait même pas mention du royaume du Cambodge. Si Mouhot n'est pas le premier Européen à visiter Angkor, il est le premier à en donner une description fidèle, ainsi que des plans et des dessins instructifs. Après lui, et inspiré par lui, le commandant Doudart de Lagrée commencera en 1866 la première étude approfondie des temples d'Angkor en compagnie du photographe français Émile Gsell, l'un des tout premiers, avec John Thomson, à immortaliser les monuments encore gagnés dans leur jungle. Et dès 1873, Louis Delaporte, chef de la mission d'exploration des monuments khmers, rapporte au Musée Guimet les énormes linteaux de pierre des temples et les

Temples perdus

statues qui constitueront la collection khmère la plus complète au monde, en dehors de l'Asie. Créée en 1900, l'École française d'Extrême-Orient reçoit en 1907 la charge de la conservation du site monumental d'Angkor. Jusqu'en 1975, les Français sont les seuls à travailler au dégagement et à la restauration des temples et monuments d'Angkor.

Né à Montbéliard le 15 mai 1826, Alexandre Henri Mouhot a dix-huit ans quand lui vient le besoin impérieux de partir vers d'autres horizons. Henri n'est pas un élève appliqué. Il commence par redoubler sa sixième mais clôt la classe de cinquième puis celle de quatrième par un prix d'orthographe et de narration. Il redouble sa seconde. Élève médiocre, aux bancs de l'école il préfère les virées dans les bois avec son frère. Sa mère meurt jeune, une lourde perte. Institutrice intelligente, elle a su donner à ses enfants un exemple de vertu, de religion protestante et d'amour des autres. Il quitte le collège en 1844 avec un certificat d'études collégiales. La botanique et le voyage sont ses deux passions. Resté à Montbéliard après la disparition de son épouse, le père ne s'est pas remarié, a continué à vivre dans leur modeste maison rue des Granges. Avec l'âge, la solitude lui pesant et les hasards de la vie faisant souvent bien les choses, il rencontre Joséphine Gravier, alors âgée de vingt-neuf ans, qui accepte de l'épouser en 1858. On ignore si Henri et son frère Charles furent présents à la cérémonie. Le couple s'installe rue de la Gare et le père Mouhot, après avoir été agent de police, obtient un poste de receveur d'octroi. Henri éprouve une profonde affection pour ce père qui a rêvé d'un brillant avenir pour ses deux fils et s'est sacrifié afin de leur offrir une bonne éducation au collège Cuvier. La mode à Montbéliard, où a été élevée la future tsarine, est alors à la Russie. Henri décide de partir pour ce pays aussitôt sa mère enterrée. Il enseigne le français à l'académie militaire tout en côtoyant l'aristocratie de Saint-Petersbourg. À ses moments perdus, il sillonne le pays des Tsars, de la Crimée à la Pologne. Le fascinent les secrets et légendes de ces immensités glacées. Il se passionne pour un nouveau procédé, la photographie, destinée à remplacer le dessin ou la peinture dans la représentation du monde. En 1854, l'imminence d'un conflit avec Constantinople l'oblige à rentrer en France. Entraînant son frère Charles dans l'aventure, Henri investit dans un daguerréotype. Cette invention, présentée la première fois en 1839, avait conquis l'Europe à une

vitesse vertigineuse, soulevant un enthousiasme et une curiosité tels que l'on voyait partout dans Paris, sur les places ou face aux monuments historiques, des chambres noires posées sur un trépied. Les frères Mouhot s'enflamment comme les autres et décident d'en faire leur métier. Ils commencent par sillonner la France. À la fois instructeurs et photographes, ils rapportent des images des Pyrénées avant de passer les frontières de l'Italie, de l'Allemagne, de la Belgique, puis s'établissent aux Pays-Bas, à La Haye, où ils ouvrent un studio. Leur succès est flamboyant. Leurs expositions exaltent la foule. Et les habitants se précipitent toujours plus nombreux pour se faire photographier ou acheter cet appareil magique qui suscite tant de rêves et procède pour beaucoup d'un petit miracle. La presse fait à plusieurs reprises leur éloge. Ainsi, en 1854, on peut lire dans la revue *Astrée* « *Nous osons recommander aux amateurs des arts de s'en convaincre eux-mêmes dans l'atelier de messieurs les frères Mouhot, à la Haye, qui se sont distingués comme artistes daguerréotypistes [...] on n'a qu'à visiter les productions exposées* ».

1854 est aussi l'année où Henri rencontre Ann Park, une jolie anglaise à la peau claire, aux cheveux auburn, venue se faire photographier dans son studio. En septembre, ils se marient à St. Marylebone, dans le comté du Middlesex en Angleterre. Au cours de la cérémonie, Charles fait la connaissance de Jane Elisabeth Park, sœur de la mariée, qu'il épouse en décembre 1855. Au bonheur partagé d'être amoureux, Henri et Charles mêlent celui d'un événement qui leur vaut de figurer dans les archives royales : à la mort du tsar Nicolas I^{er}, une photo du masque mortuaire est prise et envoyée à la reine-mère des Pays-Bas, Anna Paulowna Romanov, grande-duchesse de Russie ; l'original est remis aux Mouhot afin qu'ils en fassent des copies pour le roi Willem II et les membres de la famille royale néerlandaise. Émerveillés par la représentation d'un réalisme saisissant, le roi offrit à Henri et Charles une montre en or sertie de huit rubis et le prince Frédéric une épingle à cravate inscrite d'un diamant. Cette même année, la presse les porte aux nues : « *Ils faisaient leur métier avec un grand sens artistique authentique et une grande connaissance des arts : ils étaient des photographes de premier plan* ». Les deux frères semblent avoir trouvé leur voie. Une de leur exposition s'impose à Londres, où ils passent quelques semaines, prenant le temps, joyeux globetrotters, de parcourir le pays. Leur mariage avec deux Anglaises les incite à

s'installer sur l'île anglo-normande de Jersey, à Bouillon-Rouge, dans des maisons voisines. Séduits par la beauté de l'île, ils s'y sentent bien. La campagne, avec son extraordinaire variété de paysages, plages, sentiers côtiers, petits chemins et villages de charme, éblouit Henri que la soudaine proximité de la nature éveille à d'autres ambitions. Vivent là quelques exilés français qui s'étaient rebellés contre le coup d'État de Louis-Napoléon Bonaparte en 1851. Parmi eux, Victor Hugo, établi à Jersey depuis 1852, comble son ennui en s'adonnant à la photographie et entretient avec les Mouhot une relation amicale. Cette proximité fut peut-être l'une des raisons du refus brutal du gouvernement de Napoléon III à soutenir le projet d'expédition de Mouhot. Alors que Charles remplit son rôle de père, Henri caresse de plus en plus le rêve de repartir. Leur proximité, leur étroite complicité et l'immense affection que les deux frères se portent ont renforcé Henri dans sa déclaration de guerre à la sédentarité. Charles soutient son rêve et l'aide même à réunir le financement du voyage. Il s'engage à prendre soins de sa belle-sœur, avec d'autant plus de ferveur qu'Ann est aussi la sœur de son épouse Jenny. Est-il égoïste pour autant, se demande Henri ? Il a fait un choix. Et tout choix implique un renoncement. Henri Mouhot n'est pas homme à se laisser aller à la sensiblerie, son récit le prouve. Le vrai sujet n'est pas lui, ou si peu. C'est l'Indochine, ses peuples multiples et sa nature.

Ses lectures d'alors ont cultivé son goût du voyage en lui ouvrant les yeux sur un monde plein des mystères d'une nature flamboyante et vierge. Il dévore le livre de Monseigneur Pallegoix, puis *The Kingdom and People of Siam* de sir John Bowring écrit après un séjour au Siam où il signa un traité d'amitié et de commerce établissant la position dominante de l'Angleterre sur la France. Celui aussi d'un missionnaire, le père Bouillevaux, *Le Voyage en Indo-Chine : 1848-1856*, récit d'une expérience personnelle à travers l'Annam et le Cambodge. Mais au-delà des ouvrages qui ont stimulé son imaginaire, Henri Mouhot, aventurier dans l'âme, a sans doute été inspiré par les expériences des formidables héros de l'époque victorienne tels Richard Burton ou David Livingstone. La notoriété que leur ont valu leurs exploits en Afrique n'a pu le laisser indifférent. Le 11 juin 1855, Burton fait une lecture publique sur son séjour à Harar devant la Société royale de Géographie. Entre l'été 1855 et le printemps 1856, les trois tomes de son

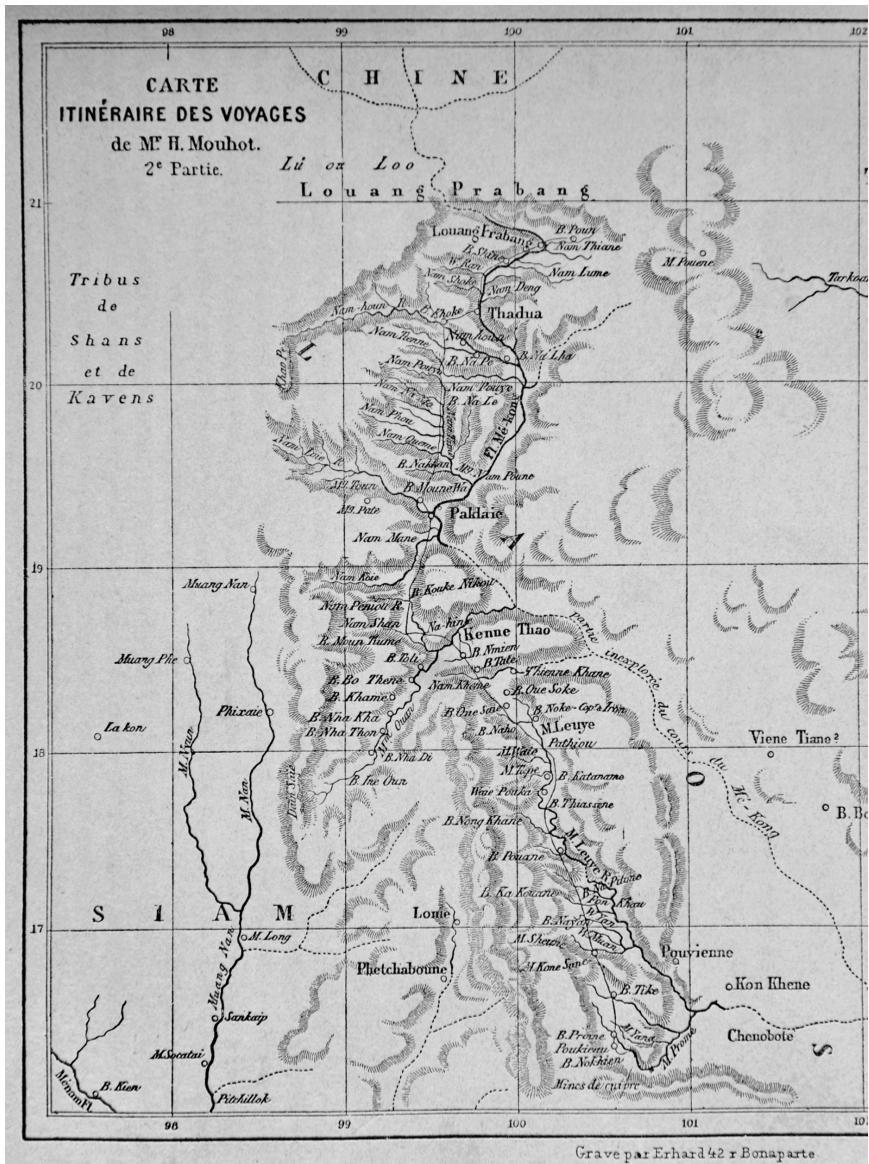
ouvrage *Pilgrimage to El-Medinah and Meccah* suscitent une abondante critique et lui valent des louanges auxquelles ne l'avaient pas habitué ses livres sur l'Inde. En 1858, la reine félicite Livingstone pour les découvertes considérables qu'il a faites dans le sud et le centre de l'Afrique. Son ouvrage *Travels and Researches in South Africa* a connu auprès du public un succès retentissant. Mouhot a peut-être lu dans le journal de Burton ce passage écrit le 2 décembre 1856, au moment de partir avec Speke à la recherche des sources du Nil : « *Partir pour un lointain voyage dans des contrées inconnues compte, me semble-t-il, parmi les plus heureux moments de l'existence. En se libérant d'un seul sursaut des entraves de l'habitude, de la chape de plomb de la routine, de la tunique des égards et de l'esclavage du chez-soi, l'homme se sent tout à coup inondé de bonheur. Dans ses veines le sang circule aussi prestement que du temps de son enfance... De nouveau point l'aube de la vie...* »

Chez Stanley, la quête incessante d'un ailleurs est davantage motivée par le bonheur « *de la parfaite indépendance* » d'esprit qu'il acquiert lors du voyage. Il écrit : « *Il [l'esprit] n'y est pas réprimé par la peur, le ridicule ou le sarcasme... mais il s'y enorgueillit de soi-même, se magnifie librement... Pour un esprit prompt, pareille liberté change imperceptiblement toute la personnalité de l'homme.* » Mouhot qui, dès l'âge de 18 ans, a quitté sa ville natale de Montbéliard pour aller passer dix années en Russie, fait partie de ces éternels exilés qui se tiennent à l'écart de « *la perpétuelle précipitation du monde civilisé* » selon les mots de Livingstone. Ces errants intrépides ne connaissent de bonheur que dans l'insécurité du voyage et l'exaltation de l'inconnu. Par un étrange hasard, Mouhot a épousé Ann Park qui serait une descendante de l'aventurier écossais, Mungo Park. Ayant étudié la médecine, le jeune Park se passionne pour la botanique. Il s'installe à Londres où sa rencontre avec sir Joseph Banks, riche propriétaire terrien et promoteur de travaux scientifiques, président de la Royal Society et trésorier de l'African Association, va bouleverser sa vie. Grâce à lui, Park obtient son premier poste comme assistant-chirurgien à bord d'un navire de la East India Company. Lui encore qui l'encourage à partir pour l'Afrique à la recherche des sources du Niger, fleuve dans lequel il se noie en 1806. Grâce peut-être à cette filiation, Mouhot obtient le soutien moral de la Société royale de Géographie alors dirigée par son fondateur, l'éminent géologue Roderick Murchison, et de la Société royale de Zoologie de Londres. La France, elle, reste

Temples perdus

sourde à ses requêtes, le gouvernement de Napoléon III lui refusant même la gratuité sur ses bateaux. Mais, Français, il pourra cependant bénéficier du traité d'amitié et de commerce signé en 1856 avec le Siam par Montigny aussitôt après qu'il eut vent de celui signé par Browning. Ce traité ouvre aux Français tout le royaume dès lors qu'ils présentent des documents signés par le consul de France. Un article stipule que « *si ces Français sont des savants tels que naturalistes et autres, voyageant pour le progrès de la science, ils reçoivent de l'autorité siamoise tous les soins et bons offices de nature à les aider dans l'accomplissement de leur mission* ».

Au cours de son périple de trois ans, Henri Mouhot passe trois semaines sur les sites d'Angkor. Après être si longtemps restés dans l'oubli, les vestiges de la civilisation khmère revivent dans ses carnets de route. Outre son courage et sa détermination, l'ampleur de ses découvertes est due à son extraordinaire habileté à entrer en contact avec tous ceux qu'il rencontre, le peuple des marchés comme les rois. La manière dont il raconte son périple révèle un homme en paix avec lui-même. Voyageur modeste à la personnalité exceptionnelle, partout il suscite la confiance. Son aptitude à apprendre rapidement les langues – on lui doit le premier vocabulaire bilingue du khmer –, atouts majeurs lorsque l'on voyage à l'étranger, lui ouvre une voie royale à travers les pays qu'il parcourt.



Voyage d'Henri Mouhot, illustration de *Travels in the Central Parts of Indo-China (Siam), Cambodia, and Laos During the Years 1858, 1859, and 1860*, 1864, © Luca Tettoni / The Bridgeman Art Library

Vers l'Asie

Quand la sirène du départ retentit, l'ancre est relevée et dans un vacarme monotone, le guindeau absorbe la chaîne de mouillage. Par à-coups, le voilier commence à s'éloigner du port de Londres remorqué par un vapeur. Henri Mouhot, les mains sur le bastingage, tourne son regard vers les eaux sombres de la Tamise, sur les docks de la Reine Victoria et leurs grues immenses, sur la multitude de vaisseaux qui se croisent, trafic intense lui donnant une haute idée de la puissance maritime de l'Angleterre. D'écluse en écluse, le voilier parvient enfin à Gravelant, l'estuaire du fleuve, la Porte de la Tamise. Dans les brumes de ce froid matin d'avril, Henri Mouhot observe les goélands effleurer la mer du Nord. Une brise légère court sur le pont. Le froid est vif. Lorsqu'il entre dans la Manche, le bateau dont les marins hissent les voiles est secoué par une houle grise. Mouhot fixe le large qui s'étend comme une voie d'eau infinie, où mer et ciel se mêlent indistinctement.

Envahi par un flot de sentiments bizarres, un mélange d'exaltation et d'espoir, l'homme qui s'en va sent jaillir l'étincelle d'un bonheur profond : la passion de l'inconnu. Cela fait des mois qu'il attend ce jour. Des mois qu'il en rêvait. Partir enfin. Partir, le remède salvateur à son incapacité d'enracinement. Fuir pour longtemps la monotonie d'une sédentarité épuisante. Savourer ce moment délicieux qu'est le départ tout en pressentant l'incertitude d'un retour. Même s'il n'a pas été indifférent aux reproches sous-jacents des siens, même s'il n'a jamais été dupe de l'hypocrisie de son entourage qui l'encourageait, Henri Mouhot n'a pas pu, n'aurait jamais pu, réprimer en lui une curiosité aussi avide que prodigieuse.

À l'aube naissante, il s'est installé sur le pont pour prendre l'air. Dans la cabine moite et puante qu'il partage avec plusieurs

passagers, il n'a pas dormi. Entre le ronflement des dormeurs, le vacarme des manœuvres, les sifflets du commandant et les jurons des matelots, sa tête a bourdonné toute la nuit. Désagréments vite oubliés lorsqu'il voit apparaître la côte française enveloppée dans un voile de brume rosée derrière lequel se devine le pays qu'il a quitté depuis de nombreuses années. Calé dans un coin de l'entrepont, il observe cette côte familière que longe doucement le bateau. Pourtant, aucune nostalgie ne l'atteint. Même si les heures qu'il passe à contempler le spectacle de la mer le réjouissent, Mouhot s'habitue difficilement au tumulte des passagers trop nombreux, aux hurlements intempestifs des officiers, aux colères imbibées d'alcool du capitaine, aux repas servis à la hâte et souvent immangeables. Dans la cabine sans air, où il se couche tout habillé sans pouvoir se laver, les odeurs de plus en plus fortes de transpiration et de pieds sales ajoutées aux relents de nourriture qui se décomposent au fond des sacs lui soulèvent à ce point le cœur qu'il se sent par moment au bord du malaise. Comme dans cette écœurante promiscuité il ne peut trouver le sommeil, il s'agite sur sa couchette, brassant rêves et souvenirs.

Chaque matin à l'aube, quand le bateau est encore assoupi, il se précipite sur le pont pour respirer de grandes bouffées d'air marin et contempler en paix le lever du jour sur la mer ouatée. Quand l'astre très pâle se hisse à l'horizon, le fin brouillard se déchire et laisse apparaître la première escale, l'île de Madère, avant l'étendue sans fin des côtes de l'Afrique. La route est longue vers l'Asie. Interminable le trajet autour du continent africain. Un voyage que le canal de Suez en 1869 réduira de plusieurs semaines. Cet isthme entre la Méditerranée et la mer Rouge bouleversera des siècles de navigation et le paysage du commerce mondial. Mais en 1858, les navires sont encore contraints de doubler le Cap de Bonne-Espérance, passage délicat et parfois dangereux où s'affrontent des vents violents et où se rejoignent deux courants contraires, à l'ouest le froid *Benguela* venant de l'Atlantique, à l'est le chaud *Courant des Aiguilles* qui amorce l'océan Indien.

Pour l'heure, les jours n'en finissent pas plus que les nuits. Parfois, au cours de ces nuits éreintantes, les vents s'emportent, provoquant roulis, tangage, balancement en tous sens. La houle gronde et se déchaîne tandis que la carcasse du bateau vibre et tremble. La mer déchaînée le tient en équilibre au sommet des lames avant de le précipiter au fond de l'abîme. Les passagers sont